

Verbundkatalog Kalliope

**Exilee D'Allemagne. Erika Mann, fille de Thomas Mann,
nous parle...**

Mann, Erika

1944-12-00

Nutzungsbedingungen

Bei zahlreichen Dokumenten auf monacensia-digital.de sind die Urheberrechte bereits abgelaufen. Sie sind gemeinfrei und dürfen ohne weitere Rücksprache mit der Monacensia weiterverwendet werden.

Bei den Dokumenten, bei denen noch Urheberrechte bestehen, müssen für eine Weiterverwendung stets die Rechteinhaber*innen angefragt werden sowie eine Publikationsgenehmigung der Monacensia eingeholt werden. Das Zitatrecht bleibt hiervon unberührt.

Zur Erteilung einer Publikationserlaubnis wenden Sie sich bitte an:

Monacensia im Hildebrandhaus

Literaturarchiv

Adresse: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

Terms of use

The copyrights for numerous documents on monacensia-digital.de have already expired. They are in the public domain and may be reused without further consultation with Monacensia. In the case of documents for which copyrights still exist, the copyright holders must always be contacted for further use and publication permission must be obtained from the Monacensia. The right to quote under copyright law remains unaffected by this. To obtain permission for publication, please contact:

Monacensia im Hildebrandhaus:

Literaturarchiv

Address: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

EXILEE D'ALLEMAGNE

Erika Mann, fille de Thomas Mann, nous parle...



Fille d'un célèbre écrivain, Erika Mann suit les traces brillantes de son père.

Hall du Shepherds. Cette grande femme en uniforme porte l'insigne « War Correspondent » sur les épaules. Elle a un long visage à l'expression audacieuse, des cheveux coupés court et droit. C'est la fille du grand écrivain allemand, exilé d'Allemagne depuis l'avènement du nazisme, Thomas Mann. Erika Mann parle l'anglais avec un léger accent étranger, mais avec une correction et une sobriété qui témoignent de sa profonde culture. Correspondant du « Liberty Magazine » et du « Toronto Star », en Amérique, elle a quitté les Etats-Unis en avril sur un cargo portugais. Elle s'est rendue en Angleterre et, après une tournée de quinze jours, est revenue au Maroc. Elle fit un court séjour à Alger, Tunis et Tripoli, puis vint au Caire.

Envoyée en Iran et en Palestine, elle vient de rentrer, et s'apprête à prendre l'avion pour faire des conférences en Amérique. Elle regrette beaucoup de quitter la Méditerranée à un moment où l'expérience européenne devient si palpitante, mais son contrat la lie. Elle est fatiguée, me dit-elle, par cette série de conférences dans les universités et les écoles, qu'elle reprend chaque année. Elle eût bien voulu pouvoir demeurer tout près des champs d'action.

— Est-ce que vous vous intéressez à certains sujets déterminés dans vos conférences ?

— J'essaie de dégager l'essence et le but de l'éducation en Allemagne. Je me suis toujours intéressée à la psychologie, et j'estime que le système d'éducation allemand constitue une expérience psychologique que l'on n'a pas encore analysée à fond.

Tous les crimes, toutes les horreurs du peuple allemand ne sont que le fruit d'une éducation soigneusement préparée. C'est en flattant ses instincts grossiers, ses égoïsmes mesquins, que Hitler a pu s'allier le peuple allemand. L'antisémitisme n'était qu'un prétexte, une première cible sur laquelle il a pu concentrer les premiers essais de barbarie et créer cet état de colère mystique qui a affirmé son pouvoir.

C'est à l'école, dans chacun de leurs actes quotidiens, que les enfants apprennent à devenir les fidèles serviteurs de la haine. En les éduquant dans cette folie collective, Hitler a brisé les liens de son peuple avec le monde. Il l'a cerné d'une barrière de haine et de colère. Cette cruauté n'est pas dans le cœur du peuple allemand.

Mes tendances politiques sont celles de mon père, qui nous a tous formés. Nous voulons une coopération de tous les éléments de la nation et de toutes les nations ensemble, avec un esprit d'entente progressiste et général.

Mon père est en Californie, où il vient de terminer sa série de romans sur la vie biblique de Joseph, tâche à laquelle il est attelé depuis vingt ans, et qui a été

pour lui l'occasion d'un voyage en Egypte, où il a étudié certains faits historiques. Il a écrit entre temps d'autres œuvres, tels un essai sur Goethe, un conte sur une vieille légende indienne. Il s'intéresse aux faits sociaux, dans une attitude spiritualiste et humaine, qu'il a marquée dans une série d'essais politiques : « Ordre du jour ».

Il a fait des causeries à la radio pour l'Allemagne, où il disait au peuple combien on avait trompé ses ambitions et ses désirs.

C'est un homme rangé, qui sort très peu. Il aime beaucoup sa famille, et nous met au courant de tout ce qu'il écrit. Travailleur discipliné, il écrit régulièrement tous les jours de 9 heures à midi et quart, déjeuner, fait la sieste, lit de six heures à huit heures et le soir après dîner, sans jamais changer son programme quotidien. Il écrit toujours à la main et conserve ses manuscrits sans les copier.

Quand Hitler a pris le pouvoir, mon père était en Suisse. Il a tout de suite compris qu'il ne pourrait rentrer en Allemagne. Je lui ai téléphoné de Munich, où nous habitions. Il obéit de me rappeler de ramener avec moi le précieux manuscrit, le troisième de la série des « Joseph ». Arrivée en Suisse, je le vis préoccupé, mais il fallut plusieurs jours pour qu'il se décidât à nous avouer le malheur qu'il avait décidé de braver la Gestapo et de retourner à la maison le chercher. Je partis en train et arrivai la nuit. Je me dirigeai directement vers la maison, pensant qu'elle était innocente. J'ouvris la



ALBERT EINSTEIN

porte avec les clés que je portais sur moi et pénétrai librement dans le hall. En tournant le commutateur, je vis des vestes d'officiers nazis accrochées aux parois — sensation bien désagréable ! J'entrai dans la chambre de travail de mon père et ouvris le fauteuil pliant dont les officiers n'avaient pas deviné le secret. C'est là que mon père enfermait ses manuscrits. Je pris le livre et partis, un peu émue, je l'avoue.

Mon père est obligé de voyager quelquefois pour aller à Washington où il est conseiller à la Bibliothèque de Washington, et il y fait quelques conférences.

— Avez-vous fréquenté les cercles d'intellectuels réfugiés aux Etats-Unis ?

— Mon père est de caractère très sociable, et nous recevions chez nous des acteurs, des écrivains, des savants allemands ou réfugiés, que la lutte contre le fascisme avait réunis.

Nous voyions souvent par exemple Einstein, le célèbre mathématicien, dont le masque grave nous impressionnait. Je vous dirai, quant à moi qui ne comprends rien aux mathématiques, qu'il est difficile de reconnaître, à son expression, les traces de son génie. Il est un peu enfant, comme tous les êtres spécialisés, et son parler un peu partial n'est pas marqué par des vues particulièrement surprenantes. Quelquefois, dans un éclair de ses yeux, on peut sentir qu'il est un homme qui a dépassé de loin tous les autres dans la chaîne infinie des idées, mais c'est tout. Il ne s'intéresse naturellement pas à la politique. Sa passion s'est éveillée à l'occasion des souffrances imposées aux Juifs. Il nourrit à l'égard des Allemands un ressentiment très vif, et se prête à toutes les œuvres, à tous les mouvements en faveur des Juifs dans le monde, avec une bienveillance absolue.

L'écrivain Emil Ludwig était des nôtres. Historien de grand talent, il a écrit quelques romans qui ont fait sensation. Il est très brillant, mais ses idées, quelquefois conventionnelles, n'étaient pas tout à fait les miennes.

Nous fréquentions des musiciens, parmi lesquels Bruno Walter, le fougueux chef d'orchestre. Nous le connaissons depuis toujours. Nous habitions au coin de sa rue à Munich et j'ai été à l'école avec ses enfants. Il a un caractère charmant. Très occupé en hiver par ses programmes de la National Broadcasting Corporation et du Metropolitan Opera, il nous re-

joint pendant les vacances, où nous passons de longues soirées à l'écouter, tandis qu'il nous parle et se met au piano pour illustrer ses remarques. On peut dire que si Toscanini a une personnalité plus élevée, celle de Bruno Walter est un peu plus douce, et nous nous sentons à l'aise avec lui sans effort. Il écrit des essais, fait des causeries, où il parle avec la même bonhomie que nous lui connaissons chez nous.

Mon père qui n'a abordé les questions



EMIL LUDWIG

sociales que tard dans sa vie, et se distinguait dans sa jeunesse par un tempérament de musicien et d'esthète, est resté un de ses meilleurs amis, et il se confie à lui volontiers.

Bruno Franck, un compatriote de la même ville que mon père, est un écrivain allemand qui a « réussi » en Amérique. Un de ses derniers livres a été désigné par cette célèbre société de bibliophiles américains, qui choisit le meilleur livre du mois, le « Book of the month » ; il y traite de la vie de Frédéric le Grand, roi de Prusse. Son titre est « Trekn », d'après le nom du bouffon du roi.

Nous recevons aussi Al. Basserman, le plus grand acteur d'Allemagne, à mon avis. J'ai joué, au temps où je vivais en Allemagne, et où j'étais actrice — car j'étais actrice avant mon exil, et j'ai abandonné la carrière à cause de mon ignorance de l'anglais — de nombreuses pièces avec lui. Il est détenteur de la célèbre bague « Ifland », du nom d'un acteur allemand célèbre du XIXe siècle. C'est une distinction que l'on donne au meilleur acteur de chaque époque, et il choisit lui-même son successeur, avant de s'en saisir.

Il est un peu vieux aujourd'hui, mais il continue à jouer quelquefois au théâtre et au cinéma.

Sigrid Undset est une vieille romancière charmante. Elle ne s'exprime pas très bien en anglais, et nous sommes contraints de nous en tenir aux propos courants avec elle.

Nous sommes nombreux, les exilés de l'Allemagne d'antan. Je ranime quelquefois mes vieilles haines, et me fais un plaisir d'envoyer des pointes à mon premier mari, Gustav Gruendgens, qui était aussi acteur. Il occupait une place éminente dans la direction des théâtres de Berlin et, craignant les difficultés de l'exil, il a renoncé à quitter l'Allemagne. Il est aujourd'hui un nazi convaincu. Goering est, dit-on, son meilleur ami, et il l'a élevé aux plus grands honneurs.

— Comptez-vous retourner en Allemagne après la guerre ?

— Je crains que même sous un régime différent, les Allemands soient déchirés par de violentes convulsions nationalistes après la guerre. On en voudra beaucoup aux réfugiés d'Amérique, qui ont abandonné leur pays pour une cause que le peuple allemand ne saura pas apprécier. Certes, j'aime mon pays, et souhaite qu'avec le temps, les haines s'apaisent. Mais j'ai présents à la mémoire les exemples d'exécutions féroces de l'autre guerre, dans lesquelles les moindres paroles considérées néfastes ont compromis des familles entières.

En Allemagne, le nationalisme n'est pas le fruit d'une humiliation, comme on s'est plu à le décrire dans le nazisme. C'est un trait de caractère, un essai de compenser la tendance native au rêve et à la spéculation par un pseudo-réalisme nationaliste.

Le germe de ce nationalisme ne meurt pas aisément. Il faudra de longs efforts pour le réduire et rendre au peuple allemand une véritable jeunesse d'esprit, libre et simple.

A. H.



SIGRID UNSET



THOMAS MANN